

COMMENT SE POSE AUJOURD'HUI LA QUESTION DE LA DESTINÉE ?

A la fin du 19^e siècle, le philosophe Maurice Blondel commençait son grand ouvrage sur *L'action* par la question : « Oui ou non, la vie humaine a-t-elle un sens, et l'homme a-t-il une destinée ? » Il semble que ce mot ait disparu de la circulation¹, sauf chez les théologiens quand ils nous parlent de notre « destinée éternelle ».

Il faut souligner d'emblée que parler de destinée ne renvoie pas seulement à notre destination finale, cela concerne aussi la manière dont nous concevons l'ensemble du parcours de notre vie. Mon hypothèse est que la question de la destinée nous est devenue obscure parce que nous avons du mal à percevoir notre existence comme un parcours qui a ou cherche sa propre cohérence.

1 – Du temps destin au temps géré

Quand je travaillais la question des étapes de la vie, j'avais été frappé par une remarque de X. Gaullier selon laquelle notre perception de ces étapes avait beaucoup changé au cours de l'histoire : selon cet auteur, nous sommes passés du « temps destin » des sociétés traditionnelles au « temps géré » de la société moderne et à la flexibilité de la période contemporaine². Cette remarque est corroborée par un démographe auquel j'emprunte quelques observations.

Pourquoi parler de « temps destin » pour les sociétés traditionnelles ? Parce que « la brièveté de l'existence, la présence continuelle de la mort, le risque permanent de disparaître et le sentiment d'insécurité et de précarité qu'il entretient sont inscrits dans l'esprit de chaque homme comme le signe de son destin »³. On peut effectivement parler de destin lorsqu'on n'a aucune prise sur son existence et que chaque génération répète ce qu'a vécu la précédente : d'où les périodisations symboliques des âges de la vie qui inscrivent l'histoire de chacun dans le temps cosmique (selon les cas, la vie humaine comprendrait 3 étapes (Trinité, rois mages), 4 étapes (éléments, saisons), 7 étapes (planètes) ou 12 étapes (signes du zodiaque ou mois de l'année), autant de manières d'exprimer cette inscription).

Les transformations démographiques qui se produisent lors de la période moderne ont de profondes répercussions sur la perception de la vie, comme le suggère également notre démographe : « l'une après l'autre, les générations libérées au fur et à mesure de la mort et d'une vie abrégée, voient s'élargir leur cadre temporel d'existence, leur effectif se préserver. Ce bouleversement dans l'horizon des âges transforme radicalement la toile de fond sur laquelle viennent s'inscrire les événements, les accidents qui donnent à chaque génération son dessin et sa couleur particuliers. Face à la précarité et à l'imprévision antérieures, il permet une prévision du temps individuel qui a ses répercussions dans tous les domaines. [...] La perspective d'une durée de vie garantie a entraîné la découverte de l'avenir, la possibilité d'une véritable gestion de l'existence avec des objectifs à long terme sur tous les plans »⁴. Nous avons vécu dans cette atmosphère il y a quelques décennies, en particulier au cours des Trente Glorieuses pendant lesquelles une part importante de la population a bénéficié de l'ascension sociale et de l'amélioration des conditions de vie.

1 A part quelques exceptions. Ainsi, dans leur ouvrage commun *La défaite de la volonté. Figures contemporaines du destin* (Seuil, 2005), Jacques Arènes et Nathalie Sarthou-Lajus invitent à retrouver le sens positif de la destinée dans un monde marqué par la fatalité du destin. J'y reviendrai.

2 Xavier Gaullier, *La deuxième carrière. Ages, emplois, retraites*, Seuil, 1988, p. 227-231. Pour rappel, voici quelques chiffres : l'espérance de vie était de 20 ans au XV^e siècle ; elle est passée à 40 ans en 1840, à 67,2 pour les hommes et 74,3 pour les femmes en 1960 et à 79,8/85,7 en 2019. Il s'agit évidemment d'une moyenne, qui ne préjuge pas de la durée réelle de la vie de chacun.

3 Jean-Marie Poursin, « Gravier la pyramide des âges », dans *Communications* n° 59, 1994, p. 252.

4 Id. p. 256. Comme l'écrit un auteur, au temps de la modernité « le sujet voit sa propre vie comme *un projet qu'il s'agit d'organiser dans le temps* » puisqu'il peut compter sur « le caractère *planifiable* de l'avenir » (Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte/Poche, 2013, p. 277 et 279). Italiques de l'auteur.

On pourrait dire que nous sommes ainsi passés du destin à la destinée, si on entend par ce dernier terme la possibilité de vivre « une vie biologiquement complète » (X. Gaullier) et dont les étapes étaient devenues relativement programmables (études, carrière professionnelle, retraite). Mais nous nous trouvons actuellement dans une situation encore différente, que j'avais évoquée en parlant de flexibilité, même si ce terme est loin de rendre compte de toute sa nouveauté.

2 – Le temps de « la vie en miettes »

Parler de flexibilité, c'est évoquer un simple assouplissement des structures de vie, qui demeurent identiques à elles-mêmes pour l'essentiel. Mais parler de la vie en miettes, selon l'expression du sociologue Z. Bauman⁵, c'est renvoyer à un bouleversement plus radical de ces structures. C'est ce bouleversement que vivent nos contemporains, dans cette période que l'on nomme parfois la postmodernité. En quoi consiste-t-il et comment marque-t-il notre appréhension de la destinée ?

a) de la continuité à la contingence

Une première caractéristique de notre situation est que les parcours de vie sont devenus imprévisibles. Comme l'a écrit H. Rosa, nous assistons à la « perte de la *prédictibilité* de l'évolution biographique ». Autrement dit, il est devenu quasiment impossible d'imaginer ce que sera devenu quelqu'un au bout de quelques années : « les composantes de l'identité, centrales comme périphériques, sont désormais presque librement combinables et tendanciellement révisables à loisir. Les familles, les métiers, les obédiences religieuses, les préférences politiques et les réseaux amicaux ne sont plus des points fixes de la vie qui, après un choix (unique) seraient stables pour la vie entière, mais ils peuvent à tout instant être révisés du fait du propre choix du sujet, ou par une décision prise par d'autres que lui [...] De même, les *âges de la vie* cessent d'être étroitement liés à des activités et à des orientations spécifiques ». Pour reprendre une image utilisée par certains auteurs, l'horloge sociale s'est détraquée : elle n'arrive plus à indiquer à quel moment il est opportun de prendre telle ou telle décision comme quitter la maison des parents ou avoir des enfants. En outre, nous sommes amenés à changer souvent au cours de notre vie (cela est davantage vrai pour les nouvelles générations). Résultat : « on *était* quelqu'un d'autre, et l'on *sera* (peut-être) encore quelqu'un d'autre »⁶. Ainsi, la continuité de l'existence est devenue aléatoire.

Cela signifie qu'il est de plus en plus difficile d'affirmer que la vie a une direction, H. Rosa allant jusqu'à soutenir qu'elle apparaît « comme une dérive sans but ». Selon notre auteur, il en est ainsi par suite de « la formidable poussée d'accélération » dans laquelle se trouve prise notre société. On peut parler d'une « accélération du processus de transformation, passant ainsi d'un rythme *inter-générationnel*, puis *générationnel*, et finalement *intragénérationnel* ». Cela se vérifie par exemple dans la vie familiale : dans les sociétés agricoles traditionnelles, « la succession d'une génération à l'autre laissait les structures fondamentales intactes, seul changeait l'individu occupant telle ou telle position ». Dans les temps modernes, cela est remplacé « par une organisation qui vise *une seule génération*, centrée sur une famille nucléaire, sur un couple, dont la structure s'effondre avec la disparition des époux ». Actuellement, « les cycles familiaux tendent de plus en plus à une durée de type *infragénérationnel*, ce dont les taux de divorces et de remariages, de familles éclatées ou recomposées sont la preuve la plus nette. Le compagnon d'une *partie de la vie* remplace aujourd'hui tendanciellement le *conjoint pour la vie* »⁷.

b) la vie en miettes

Non seulement, le rythme des changements qui se produisent au cours d'une vie a fortement tendance à s'accélérer, mais nous vivons de plus en plus un temps fragmenté, dont nous ne percevons pas la continuité. Selon l'image très évocatrice de Z. Bauman, « le temps n'est plus un fleuve,

5 Zygmunt Bauman, *La vie en miettes*, Pluriel, 2019 (1995).

6 H. Rosa, *Accélération*, p. 284 et 285. Voir la remarque de M. Gauchet : « à force de vouloir qu'il n'y ait pas de rapport entre ce que j'étais hier, ce que je suis aujourd'hui et ce que je pourrai être demain, il finit par naître une incertitude radicale sur la continuité et la consistance de soi » (« Essai de psychologie contemporaine », dans *Le Débat*, n° 99, mars-avril 1998, p. 178).

7 Id. p. 140-141. Italiques de l'auteur.

mais des mares et des flaques »⁸. En fait, nous sommes immergés dans « une société malade du temps », qui vit dans le culte de l'urgence et où « la quête du sens, qui se déployait naguère à l'échelle d'une vie entière, s'est métamorphosée en demande de 'mieux-être' ici et maintenant »⁹. L'attente et donc la projection dans l'avenir nous sont devenues difficiles¹⁰.

Dans un tel contexte, nous avons du mal à considérer l'existence comme un tout. Il ne faut pas nous étonner que l'engagement à long terme fasse difficulté puisque les composantes de l'identité sont révisables à loisir, cela d'autant plus que l'espérance de vie a augmenté énormément, y compris au cours du 20^e siècle (environ 30 ans)¹¹. Comme le remarque le même sociologue, nous sommes devenus « l'homme choisissant » (mais toutefois pas « l'homme qui a choisi »), c'est-à-dire « un moi constamment éphémère »¹². Finalement, cela conduit à « se méfier des engagements à long terme. [...] Ne pas consacrer entièrement sa vie à une seule vocation. [...] Ne pas *contrôler* l'avenir, mais *refuser de l'hypothéquer* »¹³. Autrement dit, maintenir les options ouvertes. Cela est renforcé par un phénomène observé depuis une vingtaine d'années, à savoir que de nombreux adultes traînent dans une forme d'immaturité¹⁴, phénomène qui semble concerner surtout les jeunes hommes¹⁵.

Dans ces conditions, on comprend que l'idée de destinée se soit effacée puisqu'il « n'existe plus de parcours symbolique à accomplir pour tendre vers un sens qui existerait au-delà du présent immédiat : tout se passe ici et maintenant, dans le seul présent, un présent que l'homme contemporain absolutise et sacralise »¹⁶.

Mais sommes-nous voués à cet émiettement de nos existences, sans autre perspective que de nous satisfaire des bienfaits de « la société de satisfaction immédiate », selon une expression reprise par Z. Laïdi ?

3 – Comment retrouver notre vie comme « un projet étendu sur le temps » ?

Si nous revenons à nos remarques sur le passage du mode de vie des sociétés traditionnelles à celui de la société contemporaine on pourrait dire que « l'homme de la société traditionnelle n'a pas à se préoccuper de faire sa vie. Sa vie est quasiment tracée d'avance » selon la condition dans laquelle il est venu au monde¹⁷. Par contre, l'homme contemporain a perdu la direction de sa vie comme « totalité d'un déroulement biographique »¹⁸. Comme cette direction ne lui est plus donnée par son environnement social, il lui revient de s'en préoccuper directement. Ce qui lui manque pour la retrouver, « c'est un récit, une narration susceptible d'organiser sa conduite. Les récits sont plus que de

8 Z. Bauman, *op. cit.*, p. 45.

9 Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence. La société malade du temps*, Champs/Flammarion, 2004, p. 27.

10 Selon R. Brague, « un des traits caractéristiques de nos sociétés est l'absence de toute instance qui serait compétente et responsable pour le très long terme », dans *Modérément moderne*, Flammarion, 2014, p. 272. Depuis, F. Bayrou a été chargé de ressusciter le Commissariat au Plan. Ironie de l'histoire : dans une réflexion sur « L'État à l'âge de la crise sanitaire », N. Rousselier remarque que, contrairement à ce que pouvait dire P. Mendès-France dans les années 50, 'gouverner, c'est prévoir', « l'État serait déjà content s'il pouvait dire : 'gouverner, c'est voir'. Or, devant lui, c'est la purée de pois. [...] alors même qu'on nous présente le caractère hyper sophistiqué des techniques de gouvernement à l'âge du numérique, le gouvernement n'y voit pas à deux mètres » (dans *Études*, septembre 2020, p. 41).

11 L'allongement de l'espérance de vie a un impact sur la perception de l'engagement à long terme. Par exemple, en ne prenant en compte que la mortalité, l'espérance moyenne de vie commune d'un couple était de 13 ans au Moyen Âge, de 17 ans au 18^e siècle, de 38 ans en 1940 et de 45 ans en 2001 (*La Croix*, 6 juin 2001). Par contre, la durée moyenne de vie commune réelle d'un couple est de 15 ans actuellement. Selon des textes canoniques du 4^e et du 6^e siècles, les vierges ne peuvent pas se consacrer avant l'âge de 40 ans (transposé à notre époque, cela nous renverrait à la soixantaine !). Voir J.M.R. Tillard, *Devant Dieu et pour le monde*, Cerf, 1974, p. 382, note 98.

12 Z. Bauman, *La vie liquide*, Pluriel, 2017 (2005), p. 57. Voir aussi Zaki Laïdi, *Le sacre du présent*, Flammarion, 2000, p. 115.

13 Id., *La vie en miettes*, p. 42-43.

14 Jean-Pierre Boutinet, *L'immaturité de la vie adulte*, PUF, 1998.

15 Martin Dekeyser, « La nouvelle culture masculine de l'immaturité », *Le Débat*, 2018/3, n° 200. Selon cet auteur, « les jeunes hommes sont entraînés dans une dynamique de mobilité existentielle qui tourne à vide » (p. 159). *Le Monde* évoque une réforme des études à Saint Cyr motivée par un retard préoccupant de maturité des élèves officiers.

16 N. Aubert, *op. cit.*, p. 112.

17 Alex Lainé, *Faire de sa vie une histoire, Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, DDB, 1998, p. 54.

18 H. Rosa, *op. cit.* p. 300.

simples chroniques des événements. Ils donnent forme à l'avancée du temps, suggérant pourquoi les choses arrivent et en montrant les conséquences »¹⁹.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'ait émergé il y a quelques décennies une réflexion sur le rôle des récits de vie dans la formation. Il s'agit de prendre du recul par rapport à son vécu pour en saisir la configuration, s'il est vrai, comme le disait Kierkegaard, que si « on vit en avant, on comprend en arrière ». C'est ce que rend possible le travail sur sa propre histoire. En effet, quand on prend le temps de regarder comment notre vie s'est structurée, on peut en percevoir l'unité et la continuité par-delà ses fluctuations. Ainsi, selon A. Lainé, « écrire son histoire de vie, c'est donner à ces instants éphémères et divers de la vie une durée et une unité qui, par nature, leur font défaut »²⁰.

J'ajoute que ce travail sur l'histoire personnelle ne se résume pas dans une rétrospective de la vie telle qu'elle s'est déroulée jusqu'au moment présent. Pour reprendre une expression favorite de P. Ricœur, il faut prendre en compte aussi bien l'horizon d'attente que l'espace d'expérience. C'est pourquoi il est également important de regarder en avant, pas seulement pour rêver passivement sur notre avenir, mais pour voir quelle figure nous souhaitons lui donner. Autrement dit, c'est en nous donnant un projet que nous conférons toute sa dynamique à notre existence. Il nous faut donc mettre en œuvre une double démarche : non seulement nous réapproprier notre histoire passée, mais aussi orienter notre histoire à venir par un projet qui lui donne sens et dynamisme. Car le sens ne se trouve pas uniquement dans ce que l'on a vécu, il se trouve également dans ce que l'on pourra vivre²¹. Ces deux démarches ne sont d'ailleurs pas étrangères l'une à l'autre. En effet, c'est par une connaissance de notre passé que nous serons le plus à même d'explicitier les motivations de nos projets. Or, cela implique un retour en arrière. En situant nos projets par rapport à notre histoire, nous pourrions en mesurer le caractère réalisable ou utopique, nous pourrions aussi vérifier s'ils ne sont pas une fuite en avant par rapport à ce que nous avons vécu, même si tout projet introduit une certaine rupture (il n'est pas nécessairement pure répétition du passé : cf. « je vais me réabonner à *L'humanité* »).

En fin de compte, pour retrouver le sens de notre destinée, c'est toute la dynamique temporelle de notre vie qu'il s'agit de restituer. Car notre capacité d'initiative est à la jonction de notre espace d'expérience et de notre horizon d'attente. Mais, comme le souligne Ricœur, pour que cette dynamique ne soit pas entravée, il importe à la fois de préserver les potentialités dont notre passé est porteur (il n'est pas seulement négatif) et de résister à des attentes purement utopiques qui ne peuvent que désespérer notre action. Cette dernière remarque mérite d'être prise en compte dans une société qui a mal à son avenir ; mais il est d'autant plus important de ne pas capituler dans un contexte où l'horizon semble bouché par les incertitudes de notre monde et même par l'annonce de catastrophes prochaines.

19 Richard Sennett, cité dans N. Aubert, *op. cit.* p. 134.

20 A. Lainé, *op. cit.*, p. 50 et 60. Cette relecture de l'histoire personnelle ne passe pas nécessairement par l'écrit, même si celui-ci est souvent privilégié. En tout état de cause, selon l'expression de Christine Delory-Momberger, aujourd'hui nous sommes renvoyés à notre « condition biographique », selon laquelle c'est à nous-mêmes de trouver les ressorts de notre conduite et de notre action (*La condition biographique*, Téraèdre, 2010).

21 Voir Jean-Pierre Boutinet, « Histoire et projet », dans *Histoires de vie. 2 Approches multidisciplinaires*, L'Harmattan 1989, p. 165.